

**24 images**

**24 iMAGES**

**Film de rue**  
*Liberty Street Blues*

Marcel Jean

---

Number 39-40, Fall 1988

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/22514ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this review

Jean, M. (1988). Review of [Film de rue / *Liberty Street Blues*]. *24 images*, (39-40), 101-101.

# LIBERTY STREET BLUES

par Marcel Jean



PHOTO ONF

«Le réalisateur est descendu dans les rues de la Nouvelle-Orléans pour y chercher ce qui reste des racines du jazz»

## Film de rue

Le documentariste André Gladu, depuis une quinzaine d'années déjà, s'est voué à deux sujets: la peinture et la musique. La peinture avec ses portraits de Marc-Aurèle Fortin et d'Alfred Pellan, la musique avec l'imposante série *Le son des français d'Amérique* (coréalisée avec Michel Brault) et, maintenant, avec le long métrage *Liberty Street Blues*.

Comme le héros du *Pickpocket* de Bresson devant la révélation de son amour, Gladu aura parcouru un très long chemin pour en arriver à faire ce panorama du jazz noir de la Nouvelle-Orléans. En effet, si les vingt-sept épisodes du *Son des français d'Amérique* avaient fini par l'amener jusqu'en Louisiane, il a tout de même fallu un vingt-huitième film, *Zarico* (1984), pour qu'il aborde enfin la musique des Noirs cajuns. Est-ce à la suite des rencontres faites lors du tournage de *Zarico*? Toujours est-il que Gladu s'est finalement senti l'envie d'aller là où le jazz est né, c'est-à-dire dans les rues des quartiers où vivent et travaillent les Noirs de la Nouvelle-Orléans.

Le jazz est une musique de rue. On l'a assez dit. Une musique née dans la rue à la fin du siècle dernier, alors que les anciens esclaves se réunissaient sur les places et dans les marchés de Storyville, le quartier noir de la Nouvelle-Orléans.

Dans *Liberty Street Blues*, André Gladu n'hésite pas à descendre dans les rues, à y chercher ce qui reste des racines du jazz chez les cireurs de chaussures, les vendeurs à la criée, les enfants danseurs de claquettes et tous ces autres musiciens du quotidien.

Lié d'un bout à l'autre à la rue, le film prend la forme d'une parade, d'un défilé de club social en compagnie du Toxedo Blues Band, dont le clarinettiste Michael White est la clé qui ouvre au cinéaste les portes des petites fêtes privées et des clubs réservés presque exclusivement aux Black Indians. C'est cette parade que suivent Gladu et le caméraman Martin Leclerc (dont le travail est admirable d'efficacité, d'agilité et de discrétion). C'est aussi autour de cette parade, pendant les pauses rituelles où les musiciens boivent un coup avec les fêtards, que s'articulent trois visites introduisant autant de dimensions du jazz noir. C'est tantôt un jazz band traditionnel de sept musiciens, tantôt un groupe de chanteurs a capella (les Zion Harmonizers) ou tantôt les Black Indians du Congo Square qui nous sont présentés. À l'écoute du pouls de la ville, le cinéaste donne l'impression de se laisser entraîner par ses rencontres et les séquences s'enchaînent librement, la première en appelant une seconde, un peu comme lorsque quelqu'un rencontré par

hasard dans la rue nous informe qu'il se passera de grandes choses, le soir même, dans tel bar.

Mais, cette liberté—et c'est là la plus grande qualité du travail de Gladu et de la monteuse Monique Fortier—prend place à l'intérieur d'une structure narrative très rigoureuse. Jamais le film ne donne l'impression de s'égarer, de partir sur une fausse piste. Jamais, non plus, Gladu ne cherche à faire «le» film sur la Nouvelle-Orléans, ou encore «le» film sur le jazz au pays de Louis Armstrong et de Sidney Bechet. Il se contente plutôt d'explorer un petit bout du sujet avec un maximum d'honnêteté et de modestie.

Truffé de belles rencontres (avec une vieille pianiste qui raconte comment, encore adolescente, elle jouait du jazz en cachette pendant que son père croyait qu'elle chantait des hymnes religieux, par exemple), *Liberty Street Blues* s'inscrit à l'intérieur de l'œuvre cohérente d'André Gladu, qui de plus en plus s'impose comme un documentariste important. ●

### LIBERTY STREET BLUES

Québec. 1988. Ré.: André Gladu. Ph.: Martin Leclerc. Mont.: Monique Fortier. 80 minutes. 16 mm. Couleur. Dist.: O.N.F.